

JOHN COWPER POWYS

Une philosophie de la solitude

Traduit de l'anglais par
MICHEL WALDBERG



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2024

TITRE ORIGINAL
A Philosophy of Solitude

PRÉFACE

Pourquoi ce livre a été écrit... Pourquoi des auteurs américains plus anciens ne sont d'aucun secours au citoyen moderne... quand d'autres le sont... L'esprit individuel peut créer son propre bonheur

C'EST afin de savoir si je pouvais exprimer avec suffisamment de clarté des sentiments ressentis très tôt et les justifier avec assez de force que j'en suis venu à écrire ce livre; comme pour faire de ces sentiments une sorte d'incantation, à même de chasser chez ceux dont la nature s'apparente à la mienne les démons particuliers qui m'ont assailli durant les longues années passées à donner des conférences dans les grandes villes de ce pays.

Comme j'ai été suffisamment chanceux pour échapper à une telle existence et revenir à une vie plus naturelle, je me vois confier, tel un cadeau reconnaissant au destin, la tâche de fournir à ceux se trouvant encore dans la situation que j'ai connue un certain nombre de formules magiques, grâce auxquelles, peut-être, ils pourront exorciser leurs pires démons.

J'écris ainsi en connaissance de cause, à partir d'expériences accumulées de résistance à la vie moderne, consolidées en habitude mentale, au point que le raisonnement ne vise qu'une chose: défendre et expliquer ce qui est déjà une méthode instinctive.

Cela soulève immédiatement une question: pourquoi les œuvres inspirantes, issues de la plume des grands auteurs américains du passé, ne peuvent-elles fournir

Cet ouvrage a paru pour la première fois aux éditions Simon and Schuster à New York, en 1933. La présente traduction a d'abord paru aux éditions de La Différence à Paris, en 1984, sans la préface de l'auteur, traduite ici par nos soins.

En couverture: Léon Spilliaert, *Maison sur la digue*, 1907. Lavis à l'encre de Chine, crayon de couleur et craie noire sur papier. Saint-Josse-Ten-Noode, Belfius Art Gallery.

© John Cowper Powys, 1961.

© Éditions Allia, Paris, 2020, 2024, pour la présente édition.

à ceux qui sont obligés de vivre au sein de ces métropoles et de leurs banlieues animées les procédés et les techniques de l'esprit capables de maintenir leur âme en paix? Je vais vous dire pourquoi. Parce que ces écrivains faisaient preuve d'un certain optimisme, démontraient une certaine foi et une certaine gaieté, que la vie moderne a non seulement tués en nous mais auxquels elle a substitué une amertume et un état d'esprit sarcastique qui doivent trouver leur expression dans notre philosophie.

Que les mots d'un optimiste moraliste paraissent moqueries futiles aux yeux d'un pessimiste névrotique, voici une vérité psychologique très profonde. C'est comme dire à une personne sombrant dans le désespoir que, si elle feignait d'être heureuse par des mimiques, elle le deviendrait!

Mettez entre les mains d'un habitant harassé d'une mégalopole d'aujourd'hui les grandes perspectives, lumineuses et aériennes, des calmes pensées d'Emerson, cueillies en plein air au gré de ses escapades à dos de cheval à travers un continent vierge ou en sillonnant les bois de pins résineux, gonflés d'air pur, de sa Nouvelle-Angleterre natale, et il vous paraîtra douteux que l'esprit puisse être nourri par cette fontaine limpide de douceur et de force, ou quelque bonheur y être puisé pour les nerfs à vif.

Et de même en ce qui concerne Thoreau. Admirez autant que vous le souhaitez ce brave homme, robuste, respectable et indépendant. Il mérite votre entière vénération. Mais il n'éclaire en rien l'évolution que nous connaissons.

La seule chose que nous voulons, entourés que nous sommes par les monstruosité gargantuesques et les

horreurs dantesques de nos grandes villes modernes, ce sont des mots qui comportent en eux quelque chose du limon et des sédiments d'Èrèbe et du Tartare, des mots qui, s'ils ne peuvent saigner sous nos yeux, arborent, sous leurs vêtements modernes, des chemises hérissées de pics. Ce que nous voulons, c'est quelque chose de plus concret et de plus précis que les nobles oracles universels d'Emerson; oui, et quelque chose de beaucoup moins exubérant que les révérences dispensées par Walt Whitman, qui avalent le monde en une bouchée, avec ses considérations lancées à tort et à travers!

Nulle personne qui vit depuis une décennie dans l'enfer d'une grande ville américaine ne peut s'élever à la hauteur du splendide "oui!", gracieusement lancé par Walt Whitman. La nature humaine a simplement l'habitude de fléchir sous la pression, sous l'hypocrisie répandue qui consent à un tel Malebolge – on sombrerait pour moins. Qui plus est, nous en venons tellement, dans la grande cité moderne, à nous cogner la tête contre les murs, nous sommes si assourdis par le tumulte, si saoulés de sa sexualité éhontée et de son alcool meurtrier, la confusion grégaire empêtre tellement nos nerfs dans ses scories, que la seule chose qui puisse vraiment nous aider serait une philosophie bien plus précise et radicale que celle fournie par ces éloquents écrivains; une philosophie réelle, forte, redoutable, sans rhétorique, une philosophie de l'introspection, de l'introspection métaphysique, qui se confronte au socle de granite de la situation ultime, dans sa réalité brute et nue.

C'est pour cette raison que, dans le premier chapitre, j'ai rassemblé différentes idées, plutôt sombres

et austères, avancées par des écrivains qui ont eux-mêmes traversé en leur temps des circonstances non moins difficiles que les nôtres. Ces propos, évocateurs et condensés, sont bien plus utiles à notre époque, si désespérément dépourvue de connaissances, que les tentatives, laborieuses et vaines, qui consistent à analyser cette ère frivole à l'aide des grands systèmes complexes de Kant, Hegel, Bergson ou Croce.

Les choses vont si mal que ce qu'il nous faut, ce sont des attitudes mentales claires, définies, qui sortent de la mêlée et nous fournissent, tels les vieux drapeaux en lambeaux, lacérés par la guerre, des symboles combats plutôt que des systèmes rationnels.

On remarquera que je commence avec les penseurs taoïstes ; et il y a une raison à cela. Parmi tous les devins païens qui nous aident à atteindre la solitude au milieu de la foule, seuls ces hommes supérieurs font montre d'une absence d'orgueil, de prétention, de vanité ! Quand on considère l'illumination philosophique authentique à laquelle on accède grâce à l'humilité – considérée comme un instrument de recherche –, “c'est très triste”, dirait Tchouang-tseu, de découvrir l'imposante fierté de presque tous ces sages solitaires.

Pour nous préserver d'un tel aveuglement philosophique – un défaut particulièrement masculin ; les sages féminines, telles les Sibylles d'Héraclite, semblent au contraire en réchapper totalement –, il est recommandé de ne jamais perdre de vue, aussi dépourvu de foi soyons-nous, les enseignements et les exemples des saints de la chrétienté. Ce que nous recherchons en fait, dans le travail et la douleur, à travers la philosophie, la religion nous le livre comme

une grâce spontanée ; et, que nous y croyions ou pas, ce ne sont qu'obstination, fierté et vanité, comme le profond et terrifiant Dostoïevski nous en alarme, qui nous conduisent à refuser de s'en remettre à la pénétration psychologique et mystique des saints chrétiens. Référons-nous à leur pensée dans des visées purement intellectuelles – à défaut de la mettre à profit pour d'autres raisons. La vie de l'esprit recourant à d'insondables manœuvres machiavéliques, acquérons ainsi la subtile finesse spirituelle à même de tempérer notre stoïque *contemptus profani vulgi*, avec une pincée de cette humilité à l'enivrante douceur, sans laquelle l'extase resterait inaccessible.

Si ma démarche, quand je tends à simplifier les aspects fondamentaux de la conscience de soi, semble trop puérile et tout ignorer de la dernière phraséologie technique, le lecteur doit garder en mémoire que cet ouvrage se veut un moderne “Enchiridion” ou un “Manuel de contemplation dans la difficulté”. Ainsi, pour atteindre mon but, ma métaphysique devra être aussi primitive et concrète que possible, et, autant que faire se peut, éviter l'abstraction et la logique. Les grands métaphysiciens sont non seulement trop abstraits et techniques pour profiter aux esprits simples, mais aussi trop moralistes, trop tendus vers un idéal, ils ont le cœur trop pur.

En Amérique, où des atrocités ne cessent d'être commises, parfois par les représentants eux-mêmes de la loi, sans susciter de surprise particulière, il nous faut une philosophie de résistance, exigeante et stoïque, de cette stoïque résistance, précisément, dont était pleinement dotée la race, taciturne et redoutable, qui

vivait dans ce pays avant notre arrivée; et dont nos esclaves africains, eux qui en ont âprement besoin, ne veulent pas.

Plongeons donc – au cœur même de notre vulgaire civilisation – dans nos âmes et soyons seuls, dans cette Solitude qui peut créer et détruire sans recourir à la violence. Le pouvoir de l'esprit individuel à créer son propre bonheur, à partir de l'environnement le plus dépouillé, le plus rude, le plus simple, les premiers Chrétiens mystiques le possédaient. Ils pouvaient compter sur Dieu; mais nous, en son absence, nous avons au moins les éléments cosmiques. Ces grandes présences détiennent une valeur singulière pour cette contemplation psychique et sensuelle, où réside le secret du bonheur humain et de sa pérennité. Se concentrer sur ces choses, c'est comme prendre conscience d'une nouvelle Dimension, aux cloisons bien plus fines que partout ailleurs dans le Cosmos, et percer ainsi un réservoir au pouvoir intarissable, source d'un mystérieux magnétisme vital à même de se déverser dans notre être tout entier.

I

LE SOI ET LE PASSÉ

Sages solitaires du passé. – La Doctrine du Tao. – Le philosophe pleurant. – Le philosophe stoïque. – Le philosophe roi. – Rousseau et la volupté de la solitude. – L'élémentalisme de Wordsworth. – Sommaire.

AVANT d'en venir à l'exposition, dans ses détails pratiques et concrets, d'aucun système personnel bien défini, la sagesse veut que nous convoquions un certain nombre d'illustres autorités surgies du Passé; à chacune desquelles, successivement, nous puissions emprunter, pour l'illustration de notre propos, quelque aspect particulier de l'art de demeurer dans la Solitude au milieu de la Foule. Aucune de ces figures ne peut en elle-même, et encore moins leur réunion, nous dispenser d'établir une philosophie qui nous soit propre. Une telle philosophie doit faire l'objet d'une formulation individuelle, fondée sur l'expérience unique de chacun. Mais dans la genèse d'une telle philosophie, chacun des sages que nous convoquons pourra se révéler capable de fournir quelque inestimable contribution, à la condition que l'on use de leur enseignement selon une approche libre, sceptique, et indépendante.

Les chapitres qui suivent cette introduction représentent l'effort d'un esprit indépendant pour formuler la sagesse du passé selon les termes de nos difficultés présentes. Ce que peut une seule âme, les autres le peuvent aussi, et bien que les conclusions des uns et

des autres doivent être différentes, la principale exigence de notre époque est que nous nous efforcions tous, selon notre mesure et nos voies, de devenir les créateurs, par la pensée comme par les mœurs, de quelque rigoureuse et indépendante façon de vivre.

C'est par les doctrines du Tao, telles qu'elles furent enseignées par Lao-Tseu, que nous parvient l'un des plus anciens et des plus subtils exposés de l'art de la solitude philosophique. Encore que Lao-Tseu soit l'auteur du Tao te King, qui est le plus noble classique de la sagesse solitaire, il ne semble pas qu'il ait fait plus, dans cet ouvrage, que de donner un tour original à des idées qui lui avaient été transmises par l'antiquité; et si l'on ajoute que lui-même naquit en l'an 604 avant J.-C., l'on se représentera de quelle lointaine antiquité il peut ici s'agir.

Que Lao-Tseu ait été une suprême incarnation du type du penseur mystique antisocial, cela ressort clairement de la légende selon laquelle c'est à la seule injonction du Gardien de la Porte de la Cité – qui lui refusa le passage qu'il réclamait pour aller se cacher dans la solitude, à moins qu'il n'écrivît son livre – que nous devons l'existence de ce livre. Le Tao même semble avoir été tout à la fois le plus intime secret de la vie et la façon de vivre la plus subtile; et, à quelques égards – car il s'y trouve des allusions à sa métaphysique Féminité – il occupe le même lieu métaphysique dans le système des choses que celui des “Mères” dans le Faust de Goethe.

L'essence de la doctrine du Tao semble être que c'est en se dégageant plutôt qu'en s'affirmant, en faisant

retraite plutôt qu'en allant de l'avant, par l'inaction plutôt que par l'action, par la quiétude plutôt que par le mouvement, que l'on atteint la sagesse et la puissance spirituelle.

Lao-Tseu enseigne qu'il faut cultiver l'art de réduire à sa limite extrême l'affirmation de soi. Il insiste qu'il nous faut désapprendre notre superficielle habileté et non seulement cesser de rivaliser avec les autres, mais épouser leur mouvement et les pénétrer, les traverser, perdre notre identité en leur présence, délibérément perdre tout signe distinctif, toute importance, devenir insignifiant – accomplissant de la sorte la plus magique des magies.

“Les maîtres habiles des temps anciens, pleins d'une exquise et subtile pénétration, comprirent les mystères du Tao, et leur profondeur était de nature à éluder la connaissance ordinaire. Comme ils se situaient au-delà des limites de la connaissance humaine, je dois ici m'efforcer de décrire sous quelles espèces ils apparaissaient... Insaisissables, comme celui qui traverse un cours d'eau en hiver; irrésolus, comme qui s'effraie de tout ce qui l'entoure; graves comme un invité dans le craintif respect de son hôte; évanescents comme la glace qui fond; simples comme le bois qui n'a pas encore été façonné; vides comme la vallée, troubles comme l'eau bourbeuse... L'état de vacuité doit être porté à son extrême, et celui de calme maintenu par une vigueur inlassable... Lorsque les choses ont déployé leur luxuriante croissance, on voit chacune retourner à sa racine. Ce retour à la racine est ce que l'on appelle l'état de calme; et ce calme peut être nommé le signe qu'ils ont accompli leur fin désignée.”

Kouang-Tseu, l'interprète le plus célèbre de Lao-Tseu, vécut durant la seconde moitié du II^e siècle avant J.-C. et si le gardien de la Porte trouva difficile de persuader Lao-Tseu de demeurer dans la société, le Souverain de son pays trouva impossible de persuader Kouang-Tseu de quitter sa retraite. Kouang-Tseu est l'un des plus profonds, et il est aussi l'un des plus doués d'humour, de tous les écrivains mystiques. Avec un arsenal de "pointes et bons mots, et artifices folâtres", et une indescriptible ironie implicite profonde et capricieuse comme la vie, Kouang-Tseu défend son maître Lao-Tseu et se moque fantasquement de Confucius.

On trouve un délicat mélange du sardonique et du naturel dans les pensées de Kouang-Tseu, associées à une métaphysique lointaine, presque elfine, qui réduit toute la lourde pomposité de la vie pratique tangible, qu'elle concerne les événements ou les personnes, à quelque chose d'aérien, de fantastique et d'insubstanciel. Mais il y a dans les écrits de Kouang-Tseu la vérité même du chaos spirituel des choses. Dans son esprit, il est impossible de simplifier et de clarifier trop les questions, ou de devenir trop enfantins dans notre paisible adoration fétichiste ou notre solitaire appui contre le Ciel et la Terre.

Il y a, dans la sagesse vagabonde de Kouang, un quiétisme sublime tout à la fois bizarrement ironique, qui se prête plus magnifiquement que l'humeur d'aucun autre sage à un culte des Quatre Éléments. Une ou deux citations permettront de communiquer sans détours l'essence aérienne de sa fantaisie mystique. "Lorsque fatigué je chevauche l'oiseau de la lumière et de l'air vide... et navigue dans la région de la non-entité, pour

demeurer dans la solitude de l'espace désert... Laissez votre esprit découvrir sa joie dans la pure simplicité. Fondez-vous avec l'éther primitif dans une oisive indifférence; permettez à toute chose de suivre son cours naturel; et n'admettez aucune considération personnelle ou égoïste: faites cela, et le monde sera gouverné."

Inlassablement, Kouang nous enseigne à quel point la stupide contemplation dépasse tout raisonnement énergique ou intelligent. "Quand l'eau est calme elle est un parfait Niveau et le plus grand architecte y emprunte sa règle. Telle est la clarté de l'eau calme, et combien plus grande est celle de l'Esprit humain! Le calme mental du sage est le miroir du ciel et de la terre, la glace de toute chose. Vacuité, calme, placidité, absence de goût, quiétude, silence, et non-action; voici le Niveau du ciel et de la terre, et la perfection du Tao et sa caractéristique... Vacuité, calme, absence de goût, quiétude, silence, et ne-rien-faire sont la racine de toute chose."

Avec l'active et tatillonne vertu de Confucius, Kouang-Tseu n'éprouve aucune affinité. Il interpelle ainsi ce grand homme. "Ô Maître, si tu ne veux pas que les hommes soient privés de leur surveillance, pense au Ciel et à la Terre, qui certainement poursuivent leur cours invariable; pense au soleil et à la lune... pense aux étoiles dans le zodiaque, qui préservent leur ordre et leurs cours. Et pense aux arbres qui ne manquent pas de se dresser en leurs lieux!"

Ces lignes évoquent ici tel passage du poème de Matthew Arnold, "Confiance en Soi":

*Sans craindre le silence qui les entoure
Ni se laisser distraire par les spectacles qu'ils voient*

*Ceux-ci n'exigent pas que le monde, autour d'eux,
Leur offre amour, amusement, sympathie ;*

*Mais dans la joie les étoiles persistent à briller,
La mer à dérouler sa longue houle argentée de lune,
Car ils vivent dans l'équilibre du soi, et ne consomment
à nul feu
Toute la fièvre de quelque âme différente.*

Héraclite d'Éphèse, parfois appelé "le Philosophe Pleurant", qui vécut aux alentours de 500 avant J.-C., manifeste dans les fragments de ses dires qui sont parvenus jusqu'à nous une pénétration mystique très réaliste toutefois. Il y a quelque chose, dans sa pensée, d'à la fois saisissant et quelque peu sinistre. Quelque chose de solitaire, aussi, et de terriblement austère ; de rébarbatif, et en même temps d'étrangement vivifiant.

Hegel comme Nietzsche – ces extrêmes opposés de l'activité philosophique – se tournent vers Héraclite avec révérence et respect. Il est difficile de croire que Goethe lui-même ait échappé à l'influence de quelques-uns de ces saisissants et formidables "Logoi".

Orgueilleux et fier dans sa solitude, tel fut Héraclite. Toutes les légendes qui le concernent, et aussi sa vie, telle que nous la rapporte Diogène Laërce, donnent l'image d'un homme qui n'avait que mépris pour la "conscience-du-grand-nombre" et pour toutes les notions courantes de la pseudo-science de son temps. "Il devint", nous dit Diogène Laërce, "le contempteur de son espèce", et se mit à errer par les montagnes, où il continua de vivre, se nourrissant de plantes et d'herbe... Il n'était l'élève de personne, mais se déclarait "en quête

de lui-même", et il apprenait tout de lui-même... Voici un résumé de ses doctrines. Toutes choses sont composées de feu, et elles se résolvent en feu ; de plus, toutes choses sont provoquées par la destinée, et les choses existantes sont mises en équilibre par le choc de forces contraires ; aussi, toutes choses sont pleines d'esprits et de divinités... Une autre de ses paroles est la suivante : "De l'âme tu ne saurais découvrir les frontières, la traqueras-tu dans tous les chemins ; si profonde en est la cause."... Toutes choses viennent à l'être par la lutte des opposés, et la somme des choses s'écoule comme un courant... On rapporte que comme on lui demandait pourquoi il gardait le silence, il répondit, "Mais c'est pour vous laisser discourir."... Il refusa l'invitation que lui avait faite le roi Darius de se rendre en Perse, et il écrivit... "Tous les hommes se tiennent à distance de la vérité... et se vouent à l'avarice et à la soif de popularité... mais moi, me déroband à la satiété générale qui va de pair avec l'envie, et dans l'horreur que je nourris à l'égard de toute splendeur, je ne saurais venir en Perse, car je me contente de peu, quand ce peu est conforme à ce que je veux."

En dehors de sa biographie, quelques-unes de ses paroles semblent riches d'une étrange signification.

"La sibylle à la bouche délirante profère des paroles lugubres, sans ornement ni parfum, mais de sa voix elle se prolonge au-delà de mille ans à cause de Dieu."

"La Sagesse est une chose – connais la pensée par laquelle toutes choses sont dirigées à travers toutes choses."

"Dieu est jour et nuit, hiver et été, guerre et paix, réplétion et faim."

“Ils ne comprennent pas comment cela qui est en désaccord avec soi s’accorde avec soi. Là réside l’harmonisation des tensions contraires, comme celles de l’arc et de la harpe.”

“Le caractère de l’homme est son destin.”

“Le nom de l’arc est vie, mais son œuvre est mort.”
(*Tou biou ounoma bios, ergon thanatos.*)

Épictète, le philosophe stoïque, naquit à Hiéropolis en Phrygie, puis devint l’esclave d’Epaphroditus, un affranchi favori de Néron. On dit qu’il lui fut infligé mainte souffrance, comme à un nègre à la chaîne, ou une victime de la méthode connue sous le nom de “troisième degré”.

Quand Domitien, toutefois, avec le mépris naturel que professent les tyrans à l’égard des penseurs, décréta en 94 après J.-C. que tous les philosophes devaient quitter Rome, Épictète, lui-même à cette date affranchi, se retira à Nicopolis en Épire, où Flavius Arrianus prit de nombreuses notes de son enseignement oral – car Épictète lui-même n’écrivit jamais – et de la compilation de ces notes est issu le traité dénommé “Encheiridion”, ou Manuel.

Selon l’enseignement des Stoïques, Matière et Pensée sont éternelles et parallèles, et ne peuvent être séparées. L’essence ultime de la vie est le feu – ou, selon les termes de notre science, la vibration électronique et cette vie-énergie quintessencielle est en même temps matérielle et de conscience et de volonté. Cet Être-Monde universel et primordial est Dieu, et notre fin en tant qu’hommes est de vivre selon sa divine intention; ce qui veut dire, en termes plus simples, vivre selon la

Nature, qui est le Corps de Dieu. Bien que notre corps humain et que notre âme humaine soient en dernière instance composés de cette substance divine universelle, il n’en reste pas moins que notre âme, en raison de son essence plus pure, est beaucoup plus proche de cette Cause Première originelle, et constitue en vérité une flamme vivante du Grand Feu Cosmique. La première grande doctrine d’Épictète est la doctrine de la simplification de la vie humaine. Il est rapporté que lui-même, lorsqu’il se retira à Nicopolis, renonça à toute domesticité, jusqu’au jour où il fut obligé d’engager un garde-malade pour s’occuper d’un enfant qu’il avait sauvé de la mort.

Renoncer au superflu est le grand secret du bonheur; et les plus superflues des choses superflues sont les myriades d’apparence des choses que l’on peut oublier si l’on fait un effort de volonté; et de la sorte, par l’élimination des “apparences”, vivre entièrement parmi ces éléments plus vastes, plus simples, moins impermanents, de notre perception, que le hasard ou la fortune n’affectent pas.

Épictète, qui vécut à une époque singulièrement semblable à la nôtre – et ce n’est pas en vain que Spengler a décelé cette sinistre ressemblance – met l’accent essentiellement sur ce que l’individu peut faire en des temps si durs, par le simple exercice de sa volonté. Il se peut que nous n’ayons que peu de maîtrise des choses matérielles extérieures. Mais ces choses extérieures se réduisent après tout à l’impression que notre mental s’en constitue; c’est pourquoi, tandis que nous n’avons que peu de pouvoir sur la destinée, nous disposons d’un pouvoir miraculeux à l’extrême sur notre propre mental,